HUITIEME ANNEE N° 77 — Le Numéro : 30 CENTIMES — 5 MARS 1934

LE FLAMBEAU

C.I.R.A.

ABONNEMENTS :
France. — Un an : 6 fr. - 6 mois : 3 fr.
Etranger — 10 fr. — 5 fr.
Tous les abonnements doivent être adressés
Chèque postal Rennes 14.040
J. TRÉGUER, Maison du Peuple, Brest

Organe mensuel de Libre Pensée

Ni Dieu Ni Maître

d'Education et de Combat

Tout ce qui concerne
la Rédaction et l'Administration
à René MARTIN
Maison du Peuple, Brest

Damnations & Blasphèmes

VADE RETRO, SATANAS !

Dans notre ouvrage : « La Vérité contre les Dogmes », nous étudions la superstition catholique sous toutes ses formes et tout un chapitre est consacré à la magie. Cependant, nous voulons en dire quelques mots ici.

Une superstition, jadis très répandue dans les campagnes du Finistère, était celle de la Poule Noire.

Il fallait sacrifier ce volatile sur les derniers coups de minuit, dans un carrefour, en prononçant une conjuration spéciale. Le diable apparaît et vous paie une forte somme d'argent.

Notre sainte mère l'Eglise, qui ne se trompe jamais, enseigne que le diable existe. Madame la Vierge daignant apparaître à Lourdes, pourquoi son Ennemi ne se montrerait-il point ? Il en coûte peu d'essayer. Si Lucifer ne se montre, il reste toujours la ressource de mettre la poule à la broche, pour se venger.

⁂

Adam fut le premier homme et Satan le premier bolchevik.

Voici pourquoi :

Quand les anges se révoltèrent contre Dieu (y a ben longtemps de ça, jeunes gens...), Satan se mit à la tête des rebelles.

Vaincu et précipité dans l'abîme, il gouverna paisiblement jusqu'au jour où Belzébuth le détrôna pour régner à sa place. Satan est donc considéré comme un prince révolutionnaire, chef de l'Opposition.

⁂

Les sorciers étaient des fous ou des charlatans. Ils prétendaient évoquer les puissances internales. Ils reniaient Dieu pour adorer le diable, faisaient crever le bétail, mourir les gens par le poison et les sortilèges.

Maints auteurs prétendent que, sous Charles IX, il y avait 30 000 sorciers à Paris, qu'on chassa de la ville. Chaque village avait le sien et les bûchers ne cessaient de brûler pour leur extinction impitoyable.

⁂

Le sabbat était une réunion de démons ou de sorcières. Celles-ci s'y rendaient, montées sur des manches à balais, en volant dans les airs, après être sorties par la cheminée !

Le diable y assistait, sous la figure d'un grand bouc à trois cornes ou d'un homme rouge.

On lui rendait hommage, sauf votre respect, en « lui baisant le cul » comme disent naïvement les vieux chroniqueurs.

Puis, il y avait un festin où l'on absorbait des crapauds, de la chair de pendus ou de petits enfants non baptisés, et mille horreurs. Puis la plupart dansaient, comme on dit aux Beaux-Arts, « à poil » ; le père déshonorait la fille, la mère s'abandonnait à son fils et la sœur à son frère.

Cette singulière et infernale orgie finissait au chant du coq qui faisait tout disparaître.

Ces « partouzes » sataniques sont attestées dans de vieux livres aux feuillets jaunis. Des exorcistes comme Delancre, Bodin, Boguet ; des inquisiteurs comme Torquemada, ont pris cela fort au sérieux.

⁂

Les sorciers avaient le pouvoir de « faire danser une fille, nue ». Cette expérience gaillarde et galante est peu coûteuse. Car, désireux de ne rien vous refuser, ô lecteurs, nous avons recherché la précieuse recette.

La voici :

Il faut prendre de la marjolaine sauvage, du thym, de la verveine, des feuilles de myrte, trois feuilles de noyer et trois de fenouil, le tout cueilli la veille de la Saint Jean et le pulvériser. Puis souffler cette poudre en l'air à l'endroit où se trouve la fille.

On peut toujours essayer. Comme nous disions au sujet de la Poule Noire, si cela ne réussit pas, on peut faire une tisane dépurative avec toutes ces herbes (1).

⁂

P. S.— Vous pensez bien que l'Eglise n'a jamais songé à éclairer ses clients. Tout peuple subissant sa domination est maintenu par elle dans la plus crasse ignorance. Les ténèbres sont propices à la foi. Victor Hugo nous peint ainsi (Quatre-Vingt-Treize) les paysans de la Vendée dressés contre la Révolution : « Ils ne se servaient de l'eau que pour boire (2), ils respectaient leurs maîtres dans leurs bourreaux, croyant à la Sainte Vierge et à la Dame blanche, dévôts à l'autel, aimant leurs seigneurs, leurs prêtres, leurs poux... »

N. W.

(1) Nous autres, au *Flambeau*, en fait de tisanes, nous préférons le Bourgogne, c'est moins fade.

(2) D'où il est clair qu'ils ne se lavaient jamais. Dieu aime la crasse et la saleté.

A propos du Célibat

Le célibat imposé, par la puissance vaticane, aux fonctionnaires dont elle dispose, avait pour but d'obtenir d'eux un rendement maximum.

Déjà, le pape Sirice avait défendu aux prêtres et aux évêques de se marier, en 385 ; mais son ordonnance ne fut jamais sérieusement appliquée. Au XIe siècle, les ecclésiastiques étaient, en majorité, pourvus d'épouses ou de concubines, même à Rome. « La masse du clergé, déclarera le pape Victor III, parlant de cette époque, perdit toute retenue. Les prêtres et les diacres, sans souci de la pureté de cœur et de corps requise pour toucher les sacrements du Seigneur, se marièrent tout comme les laïcs, et transmirent, par héritage, leurs biens aux enfants issus de leur mariage. Des évêques eux-mêmes se rencontrèrent qui, foulant aux pieds toute pudeur, prirent des épouses. Cette exécrable coutume sévissait surtout à Rome, dans cette ville dont l'apôtre Pierre et ses successeurs avaient fait, autrefois, le foyer de la religion. La chaire apostolique fut occupée, pendant quelques années, par des hommes qui n'étaient pontifes que de nom. Après eux, un certain Benoît, grâce à l'argent distribué dans le peuple par son père, fit l'acquisition du souverain pontificat. Ce que fut alors sa vie, ce que furent les turpitudes et les abominations dont il se souilla, je rougis de le dire. »

Hildebrand devenu pape sous le nom de Grégoire VII, obligea les prêtres à éloigner leurs femmes ; et, comme certains évêques ne voulaient pas appliquer l'ordonnance pontificale, il conseilla aux fidèles de chasser honteusement les membres du clergé qui, publiquement du moins, ne répudiaient pas leurs épouses ou leurs concubines. Avec l'aide du peuple, il réussit à imposer, dans plusieurs régions, une loi dont l'unique résultat fut d'accroître prodigieusement l'hypocrisie sacerdocale.

Dès le milieu du XIIIe siècle, saint Bonaventure pourra écrire : « La plupart des vicaires sont tellement vicieux, qu'une honnête femme craint de se déshonorer en conversant secrètement avec eux. Nous constatons que la grande majorité du clergé se compose de débauchés notoires, qui ont des concubines, soit chez eux, soit à l'extérieur, et qui, au su de tout le monde, ont des relations avec plusieurs femmes »

La réforme d'Hildebrand avait produit des conséquences qu'on ne prévoyait pas. Si déplorable était la réputation des prêtres au XVe siècle, que l'empereur Charles Quint et son successeur Ferdinand, le roi de France Charles IX, les ducs de Bavière et de Clèves, conseillaient vivement au pape d'abolir le célibat ecclésiastique.

L. BARBEDETTE.

Quel était ce prêtre ?

Le fait suivant, qui a eu de nombreux témoins, nous est rapporté par l'un d'eux, digne d'une entière confiance.

Mardi soir, 6 février entre 6 et 7 heures, sur les grands boulevards, plusieurs passants qui circulaient entre la place de l'Opéra et le carrefour Drouot ont pu remarquer les allures singulières d'un ecclésiastique de haute taille et de corpulence à l'avenant — un tort bel homme, ma foi, nous disait notre informateur. Revêtu d'une riche douillette, avec plutôt l'apparence d'un prélat que celle d'un curotin de village, ce prêtre semblait d'abord un promeneur quelconque, cheminant au ralenti sur le trottoir de gauche. Mais, tous les 25 mètres environ, où les émeutiers patriotards avaient posté un des leurs, il se rapprochait de celui-ci et, tout en écartant négligemment le haut de sa douillette, qui découvrait une plaquette-insigne très brillante, il jetait quelques mots au factionnaire, lequel, s'inclinant très bas, allait rejoindre des groupes auxquels il passait la consigne reçue. Ce manège dura jusqu'au carrefour Drouot, où le prêtre, se voyant observé, disparut dans une maison de la rue Richelieu.

Il serait intéressant de savoir quel était ce prêtre.

M. Doumergue aura-t-il la curiosité de savoir ?

Fédération Française de Libre-Pensée.

« ... Le grand secret du régime monarchique et son intérêt principal, c'est de tromper les hommes et de colorer du beau nom de religion la crainte où il faut les tenir asservis, de telle façon qu'ils croient combattre pour leur salut en combattant pour leur esclavage, et que la chose du monde la plus glorieuse soit, à leurs yeux, de donner leur sang et leur vie pour servir l'orgueil d'un seul homme... »

SPINOZA.

Deuxième supplique à M. le Garde des Sceaux

Les soussignés,

demandent la mise au régime politique de Gérard Leretour, condamné pour un fait dont le caractère politique ne peut être contesté ;

Et, par suite de son grave état de santé, sa mise en liberté provisoire.

Jean-Richard BLOCH, Marcel BOLL, Félicien CHALLAYE, Armand CARPENTIER, Dr Jean DALSACE, G. DEMARTIAL, J. DESTHIEUX, Luc DURTAIN, H. L. FOLLIN, B. GERVAISE, Jean GIONO, F. GOUTTENOIRE de TOURY, Joseph JOLINON, G. de LACAZE DUTHIERS, René LALOU, Philéas LEBESGUE, Dr LEGRAIN, Victor MARGUERITTE, Roger MARTIN du GARD, Romain ROLLAND, Pasteur H. ROSER, Jean ROSTAND, Maurice ROSTAND, Han RYNER, Georges SALENDRE, sculpteur, Andrée VIOLLIS.

(MM. DUHAMEL, VILDRAC et H. BARBUSSE, sollicités, étant absents de Paris, n'ont pas pu nous faire tenir encore leur réponse.)

LA BIBLE COMIQUE

Il n'est peut-être point de livre plus répandu que la Bible — pour l'année 1929 la vente s'est chiffrée à trente-six millions d'exemplaires — on constate, cependant, que c'est un livre dont le content est peu connu.

En effet, quiconque se donnerait la peine de la lire, resterait quelque peu stupéfié de ce qu'il rencontrerait au fur et à mesure de sa lecture. Sans doute, se demanderait-il s'il n'est point victime d'une falsification ou d'un mauvais plaisant qui, sous le couvert de la Bible, lui aurait vendu un ouvrage pornographique.

Le livre d'André Lorulot, *La Bible comique*, illustrée avec un humour curieux par Armangeol, ne sera point sans rendre notre tâche aisée. Lorulot a fait, là, œuvre utile contre le « cléricalisme exploiteur et contre la superstition néfaste ». Aussi, a-t-il raison d'écrire : « La Bible a inspiré bien des critiques et bien des révoltes, on lui a consacré des milliers d'études savantes. D'innombrables exégètes ont vieilli en disséquant ses textes. Et, d'autres penseurs, d'autres écrivains se sont contentés d'en rire... pour ne pas en pleurer ! ».

Mais, *La Bible comique* (1) n'a donc pas été écrite pour le seul amour du badinage. Si, A. Lorulot a employé cette forme ironique et riante, c'est que l'austère critique du livre de Dieu, dont la lecture est insipide et fastidieuse, se révélait beaucoup moins efficace, selon lui, pour démolir l'œuvre des charlatans de l'obscurantisme.

Avec le rire, l'auteur espère débourrer les crânes, éveiller quelques lueurs de raison chez les uns et chez les autres, afin qu'ils comprennent tout le caractère enfantin et stupide de la Bible.

La Bible reste, cependant, l'autorité suprême. Si l'Eglise abandonne, parfois, quelques légendes par trop naïves ou trop scabreuses cela ne l'empêche point, pour le gros public, de la conserver intégralement, si bien que les catéchismes et histoires saintes n'ont pas cessé, eux, de contenir de ces fables grotesques, dignes des moins bonnes histoires marseillaises.

Cette autorité, on ne peut l'oublier. La Bible, est le fondement même du Christianisme. Quiconque accepte la doctrine, ne peut renier les paroles..., la Bible garde ainsi une influence incontestable. Cela peut vous laisser rêveur, après vingt siècles de civilisation.

La néfaste empreinte laissée à travers les siècles est telle que, si, jadis, le sire de Joinville, comme nous le dit Victor de Saint-Genis dans son histoire de Savoie, supposait avec une candeur « que le poivre et la canelle venaient du paradis terrestre et que l'on pescheoit les épices dans les eaux du Nil, où ils étoient portés par les vents du Sud », de nos jours, une multitude de gens croient encore aux songes de Jacob, à la manne de Moïse, à l'action de Josué, aux exploits de Samson et à l'histoire de Jonas et de la baleine.

Si cela peut paraître extraordinaire, on le comprendra mieux sachant que, durant des siècles, l'Eglise a interdit la lecture de la Bible à ses fidèles et qu'elle appliqua des pénalités sévères à quiconque contrevenait à cette défense. Lorsque, plus tard, le protestantisme recommanda la lecture de la Bible, il s'efforça d'en tortuer le texte d'une façon telle qu'il lui fit dire tout ce qu'on voulait bien admettre, sauf la réalité écrite.

F. Dumas expliquait, non sans raison, la différence du protestantisme orthodoxe et du catholicisme, « le protestantisme reconnaît la Bible comme autorité suprême, tandis que, pour les catholiques, l'autorité suprême appartient à l'Eglise ».

De nos jours, nous voyons des hommes, tel le Président des Etats-Unis, affirmer avec cette béatitude que frise un puritanisme maladif : « la Bible est la fondation de tout bon gouvernement » et, sans doute, veut-il faire allusion à ce bon gouvernement qui persécuta Sacco-Vanzetti, Tom Noney et Billing, à ce gouvernement qui condamna Dayton, un instituteur, pour avoir défendu les idées de Darwin.

Le texte biblique, qui est l'œuvre la plus inepte, la plus saugrenue que des cerveaux rétrogrades enfantèrent, nous apparaît sous ce double aspect : bêtise et fanatisme. Sa lecture aidera à comprendre ces nombreux cas pathologiques qui illustrent la vie des saints et celle de nombre de ses adeptes.

Nous saisissons également comment l'Inquisition justifia l'instauration du Saint-Office, car l'autorité de la Bible a autorisé les massacres les plus abominables, les despotismes les plus cruels, elle a glorifié l'intolérance, sanctifié la guerre. Un tel livre ne peut être un « saint livre », ni un livre de Dieu. La Bible n'est qu'une mystification scandaleuse. Ce livre, prétendû nent sacré, de haute moralité, n'est qu'un mauvais livre. Il faut détruire sa légende si nous voulons aider les peuples à se libérer de la servitude religieuse.

L'ouvrage de A. Lorulot s'arrête à l'Ancien Testament. La Vie Comique de Jésus, qu'il prépare, sera l'analyse du Nouveau Testament ; en attendant, tournons les pages de la Bible comique.

Voici la genèse, vous la connaissez, la création du monde en six jours, celle du soleil après la lumière. Après un effort aussi colossal, l'homme tout puissant se reposa le septième jour. Je ne m'y attarde pas, pas plus, d'ailleurs, qu'à l'arche de Noé, au péché originel, où Lorulot y fait réflexions justes et ironiques. Déjà, on se rend compte que le Libido faisait ses petits ravages dans la société des anges et des filles des hommes. Mais, voyons la morale du livre. Moral ! sans doute, le meutre d'Abel par Caïn ; morale, la destruction de Sodome et Gomorrhe par ce Dieu qui prévoit tout ; et moral, aussi, ce sacrifice d'Abraham qui révolte toute âme sensible ?

La bonté infinie du Maître, nous dit-on, apprécions-la quand, pour punir le viol — par consentement — de la fille de Jacob par Sichem, il détruisit la ville et fit massacrer tous les mâles.

Que ce soit dans l'Exode, le Lévitique, le Denteronome, partout, c'est une apologie du meurtre. Ce sont des récits de bataille, de combats homériques où Jacob eut l'embolture de sa hanche démise, des massacres extraordinaires et, à cela, s'ajoute encore les dix plaies.

Dans les livres historiques, nous retrouvons les exploits trop fameux de notre général Josué et ses trompettes de Jéricho, bien connues. Tandis que, dans le livre des Juifs, se poursuit la tuerie des Moabites et les exploits de Gédéon. Quant au livre de Samuel, il ne fait que continuer cet enseignement, les guerres succèdent aux guerres, les pillages aux pillages ; ici, chez les Absolonites, 20.000 hommes tués ; là, 70.000 Hébreux fauchés par la peste envoyée par Dieu miséricordieux ; plus loin, 27 000 Syriens tués à l'aide d'une muraille, et, enfin, car il faut bien s'arrêter, 135.000 Assyriens qui périrent par la volonté éternelle.

Sans rien exagérer, on peut dire que la Bible est un bon code du pillage et un *vade mecun* parfait pour guerrier. Quant à sa « moralité », elle est plus que douteuse, et nous ne parlerons point des prophètes : Daniel, Osée, Ezechiel. Ce dernier se nourrissait d'excréments. Nous touchons, dans ce chapitre, aux frontières de la folie et du gâtisme.

Viols, incestes, voilà ce que nous révèle ce livre, et nous ne prendrons que deux cas : Caïn, qui ne put s'unir qu'avec sa mère Eve, car où chercher la femme, il n'y en avait point d'autre ; quant à Loth, lui, il ferma les yeux... et ses deux filles couchèrent avec lui à la mort de leur mère.

Nous passerons, sans nul doute, pour des sacrilèges et des blasphémateurs qui encoureront les anathèmes de l'Eglise, parce que nous avons décortiqué ce monument de fausse sainteté et révélé les tableaux tous plus ou moins édifiants que nous offre le livre divin.

Qu'importe, la Bible, ouvrage à prétentions moralisatrices, n'est qu'une œuvre d'obscurantins, sans aucune retenue ni licence, où les insanités les plus grossières se donnent libre cours.

Livre d'un Dieu tout de bonté et de miséricorde, les tyrans en usèrent et abusèrent de son autorité. On l'invoqua pour brûler les sorcières ; les inquisiteurs s'en réclamèrent pour justifier les atrocités et les crimes qu'ils commettaient en vue d'exterminer les hérétiques ; pis encore, il légitima l'esclavage.

Tel est l'enseignement qui se dégage d'une lecture attentive de ce livre qu'on voudrait nous présenter comme moral et pacifique. C'est L. K Washburn qui écrivit : « Le monde ne tera pas de progrès en moralité tant que la Bible sera regardée comme un livre saint. »

La Bible est la plus formidable escroquerie spirituelle qui s'inscrit dans l'histoire de la pensée humaine. Il faut la combattre âprement si nous voulons, un jour, édifier une humanité plus fraternelle et plus harmonieuse.

Hem DAY.

(1) Marklay, in-12, Ill. Edit. de l'Idée Libre.

La Tentative Fasciste

Dans la bataille qui s'annonce, la classe ouvrière doit être unie et audacieuse

Ainsi, la longue et minutieuse préparation des groupements fascistes, pour l'instauration du régime féroce qui leur tient tant à cœur, a failli atteindre son but. A la faveur d'un scandale — tous les gouvernements de droite ou de gauche ont eu le leur, si ce n'est les leurs — l'affaire Stavisky, savamment et cyniquement exploitée, toute la réaction (camelots d'Action Française, Jeunesses Patriotes, Croix de Feu, Solidarité Française et autres U. N. C.), croyant son heure venue, affola littéralement l'opinion publique, dans l'intention évidente de s'assurer au moins sa neutralité bienveillante, pour une tentative de coup d'Etat.

Il s en est fallu de peu que le plan réussisse. Nous connaissons le bilan de la soirée du 6 février et, aussi, celle du 9, où il y eut un plus grand nombre de blessés et de morts parmi les ouvriers. Jusqu'au soir du 6 février, les fascistes eurent la partie belle, si l'on considère le rôle de la police parisienne, presque d'expectative à leur égard.

La réponse des travailleurs, quoique tardive, s'est cependant manifestée puissante dans la journée du 12 février. Le pays tout entier a répondu presque unanimement à l'ordre de grève générale de 24 heures. Il est exact que, depuis 1919, nous n'avions connu, dans les villes, un pareil spectacle de force ouvrière. L'unité d'action, l'unité ouvrière s'est faite spontanément. Le peuple travailleur, comprenant la menace, s'est dressé, vigoureux et désireux d'agir, pour conserver sa liberté.

Les fascistes ont pu considérer avec rage l'envergure du mouvement. Mais que l'on ne s'y trompe pas, leur volonté d'aboutir reste entière. Que l'on tienne compte de l'appui, des complicités dont ils disposent. De plus, toutes ces bandes sont sérieusement organisées, disposant de moyens financiers leur permettant de s'armer. Que la classe ouvrière comprenne que sa force est immense et, qu'après sa démonstration du 12 février, elle doit plus que jamais être vigilante et s'apprêter, non plus à la défense, mais à l'attaque. Qu'elle forme partout, localement, ses groupes antifascistes énergiques, décidés ; qu'à toutes les tentatives des bandes d'A. F., des J. P. et autres Croix de Feu et U. N. C., elle se dresse, unie, pour frapper fort. Il faut qu'elle soit virile et audacieuse, il s'agit de sa vie, de sa liberté.

Plus de temps perdu inutilement, plus de querelles, de l'union, et à l'action !

LE FLAMBEAU.

Pauvres gens !

Le Sénat a voulu que, seuls, les traitements publics soient réduits. On ne doit pas toucher aux salaires privés qui ont été terriblement amputés par la crise. Qu'on en juge.

Appointements et tantièmes perçus dans un an par :

De Peyerimoff, président du Comité des Houillères	1.345.000 »
F. Marsal, administrateur de la Banque d'Union de Paris	1.175.000 »
André Vincent, ex-président de la B. N. C.	900.000 »
Jean Raty, de la Société Lorraine Minière	2.680.000 »
Jean Plichon, colonel, député du Nord	940.000 »
E. Cuvelette, vice-président du Comité des Houillères	1.855.000 »
G. Cordier, régent de la Banque de France	1.300.000 »
T. Laurent, du Comité des Forges	1.674.000 »
G. Doumergue, président de la République en retraite, président de la Compagnie de Suez	1.000.000 »

Si, après cela, vous ne trouvez pas immoral de laisser un instituteur toucher, sans le réduire, un traitement de 12.000 francs, c'est que vous... ne ferez jamais un sénateur.

(Extrait du journal *Le Travailleur de l'Est*).

Voici, encore, le... maigre salaire

D'un ministre :	
Traitement	180.000 »
Indemnité de cabinet	50.000 »
Frais de voiture	50.000 »
Traitement de député ou sénateur	60.000 «
Total	340.000 »
D'un sous-secrétaire d'Etat :	
Traitement	75.000 »
Cabinet	36.000 »
Frais de voiture	50.000 »
Député ou sénateur	60.000 »
Total	221.000 »
D'un Président du Sénat (ou de la Chambre)	
Sénateur ou député	60.000 »
Indemnité spéciale	264.000 »
Total	324.000 »

Plus : logement, chauffage, éclairage.

(Extrait du *Combat Syndicaliste*)

Sur la Route...

J'ai, sous les yeux, une communication d'un grand spécialiste à la Réunion l'Européenne d'hygiène et de prophylaxie mentale.

C'est un exposé succinct des causes déterminant le suicide et des moyens préventifs pour le combattre. Nous sommes lié en compagnie des spécialistes les plus éminents.

L'auteur de la communication ne nie pas les causes psychologiques du suicide, c'est-à dire déterminées par des influences de milieu... mais il n'en parle pas.

Il se cantonne dans l'examen du suicide physiologique, c'est-à-dire dans le cas du suicide consécutif à des troubles mentaux ou organiques. Il préconise des moyens préventifs de cure. Il insiste sur des statistiques et l'on finit par admettre avec lui que les suicidés représentent une armée de détraqués... C'est ainsi, généralement, qu'opèrent tous les hommes de science. Cacher les véritables causes des maux afinde n'être pas obligés de les combattre à visage découvert, ce qui entraînerait à une action révolutionnaire.

Car les causes principales qui déterminent, environ, 70 suicides quotidiens en Allemagne, 3.500 annuellement à New York, et une progression constante du chiffre en France, sont des causes de mauvaise organisation sociale, d'insécurité matérielle, de misere. C'est la misère et la fierté qui poussent le lutteur au suicide... C'est la misère et la désillusion qui poussent l'isolé à en finir avec ses maux. C'est la misère, l'absence d'assurances sociales « réelles », l'impossibilité de vivre qui font que les travaux d'art urbains, les côtes pittoresques, sont devenus la rive d'où les malheureux se jettent vers la mort...

Ah... les savants ! Pour quelques consciences qui osent se révolter contre l'infamie sociale, que de larbins qui, au nom de la science, mutilent ou dissimulent la vérité scientifique. Abandonnons le « Maître » flagorneur pour exiger qu'ils travaillent pour nous ou qu'ils se taisent !

On nous prie d'insérer :

Depuis le 9 février, le *Tocsin*, journal bi mensuel contre les fascismes pour la liberté, est vendu dans tous les kiosques.

Le *Tocsin*, journal de combat, se propose le rassemblement de tous ceux qui sont prêts à défendre les libertés humaines menacées. Dans le premier numéro on lira un bel article de Marcelle Capy.

Rédaction : Pierre Odéon ; administration : Charles Durand, 19, rue Maninville, à Antony (Seine).

Production & Répartition

La vie est un problème de répartition, disent les uns. La vie, dans le le bien-être et la liberté, est un problème de production, disent les autres.

Chaque école, poursuivant un but bien défini et limité, se faisant de la vie une conception trop matérialiste, ou trop idéaliste, c'est-à-dire fragmentaire, il s'ensuit que la solution proposée par l'un est un appoint utile, un complément à la solution partielle de l autre.

Ainsi, l'école des techniciens, la technocratie, proclame le *droit à la vie* intégrale et harmonieuse pour chaque individu. Cette équipe, composée des spécialistes les plus éminents des questions mécaniques et industrielles, proclame que les conditions techniques actuelles permettent de produire selon *tous les besoins de tous les hommes*. Vérité scientifique evidente, expérimentée, contrôlée. Mais le régime du profit privé en empêche la réalisation générale. D'où leur volonté de transformation sociale, l'assurance qu'ils nous donnent que le problème de la production est dépassé, et qu'il ne suffit plus, pour réaliser le *droit à la vie*, que d'organiser la répartition. Ce *droit à la vie* se substitue à la formule des anarchistes du « Bien-Etre », mais il lui manque, ou rien ne nous assure qu'il incorpore suffisamment, le facteur de tout progrès harmonieux, ce qui rend notre formule saisissante : la « Liberté ».

Cette formule du « Droit à la vie » peut contenir le bien être et la liberté, rien ne s'y oppose. Mais le fait, justement, qu'elle soit pratiquée par des hommes qui entendent se réserver des privilèges, c'est-à-dire de l'autorité, prouve qu'elle vise davantage à assurer le bien être matériel des hommes — *répartition* — que leur liberté : *production*.

Si la vie n'était qu'une question de bien-être matériel, ce qui est la conception de l'industriel Ford et des bolchevistes, il suffirait d'organiser la satisfaction des besoins normaux de l'individu pour prétendre réaliser ainsi le « droit à la vie ». Dans ce cas, *à condition que l'esprit d'équité, de justice et le sentiment de dignité soient éteints chez l'individu*... il est certain que cette organisation pourrait être le fait d'un Etat fort, dominant tyrannique ment une communauté bien nourrie... Mais, à condition ! Et cette condition n'étant pas dans la nature de l'homme ; aucune tyrannie ne pouvant espérer la lui incorporer, le problème de la Liberté domine ou influence le problème du Bien Etre à un tel point que « nul régime n'assurera le bien être de l'individu sans lui garantir le maximum de liberté. »

Le droit à vie n'est pas, exclusivement, un problème de Répartition. Il exige, des hommes, la volonté d'utiliser les machines selon des normes qui satisfassent leurs aspirations aux loisirs et leur esprit industrieux.

Si la production s'accomplit dans une ambiance de liberté, la bonne volonté des producteurs assurera le bien-être des consommateurs.

Nos techniciens exagèrent le rôle de la machine : *elle peut aider l'homme, mais ne le remplacera jamais*. L'école syndicaliste, par contre, en affirmant que le droit à la vie est un problème exclusif de production, tend, contre son but, à placer la communauté sous la domination « de *fait* » des corporations.

Le *Droit à la vie*, au Bien Etre et à la Liberté ne se réalisera, ne s'épanouira que par une organisation libertaire de la production, pour une répartition égalitaire des richesses et dans un contrôle réciproque.

Le Droit à la vie est la négation formelle de l'autorité de l'Etat. Il fonde l'égalité économique par la liberté d'association des producteurs. A l heure où toutes les valeurs politiques se dissolvent dans une crise sans précédent, nous sommes heureux de constater la justesse des prévisions, des théories anarchistes, annonçant le communisme-libertaire.

Souscription pour LE FLAMBEAU

Rapin, 7 fr. ; Vandaele, 2 fr. ; Philippo, 2 fr. ; Verjenne, 2 fr. ; Fouyer, 1 fr. ; Châtelier, 3 fr. ; Tircot, 2 fr. ; André, 2 fr. ; Tréguer, 10 fr. ; J. Le Gall, 4 fr. ; Gouzien, 1 50 ; R. Martin, 10 fr. ; Le Lann, 3 fr. ; Le Fur, 4 fr. ; Burgadella, 4 fr. ; Vve Boulain, 2.50 ; Fayer, 1 fr. ; Even, 4 fr. ; Le Tréis, 4 fr. ; S. O. S., 10 fr. ; Y. Déniel, 12.60 ; Morvan, 4 fr. ; Grandguillotte, 15 fr. ; Gatinois, 4 fr. ; Delamarre, 3 fr. ; Belaud, 14 fr. ; Denat, 4 fr. ; Le Guillou, 4 fr. ; Bellver, 4 fr. ; Le Lann, 3 fr. ; Dugne, 3 fr. ; Bonnaud, 2 fr. ; Pierrot, 4 fr. ; Henri Lefebvre, 4 fr. ; Robert, 3 fr.

Total : 162 fr. 60.

Comité international pour la réhabilitation de Marinus Van der Lubbe

Voyage circulaire au Pays du Mufle

par A. P.

22 janvier 1934

Le petit Bara est devenu vieux

Le petit Bara n'est pas mort en 93. Il vit encore : son cri en face des chouans n'était que de la frime. Le ministère de l'Intérieur lui a fait une retraite. Sous forme de journal d'échos, il bat la « caisse » en faveur de Pierre Cot. Un champion de la brosse à reluire, s'intitulant Fougnier-Tinville s'emploie même, dans le numéro 94, à décrotter, à coups de langue, les bottes d'aviateur de ce ministre aérien. Le même avait précédemment repris, à propos de Van der Lubbe, une partie des arguments malodorants de la presse bolchevique. Mais, dans ce même numéro, si évidemment inspiré des fonds secrets, le *Petit Bara* remet ça sans nulle pudeur et calomnie ouvertement notre camarade :

« *...Il a cru aux fallacieuses promesses qui lui assuraient la vie sauve en échange de son acte.* » Ainsi se trouve expliqué l'incendie du Reichstag et la condamnation à mort de Van der Lubbe ! C'est pour assurer sa sécurité que le jeune hollandais est allé mettre le feu aux forteresses de la bourgeoisie allemande...

Mais il y a mieux ; Torgler, Dimitrov et autres étant acquittés pendant que le « provocateur » marchait à l'échafaud, il convenait de justifier cette anomalie. C'est ce que s'empresse de faire le *Petit Bara*. De même que Van der Lubbe n'avait, paraît-il, d'autre mobile que de sauver sa peau, de même Hitler n'a en vue, en relâchant les chefs communistes, que de les assassiner plus sûrement :

« *Un jour, dans une manifestation, au coin d'une rue, ils trouveront la mort qui doit sanctionner leur acquittement.* »

Comme si les généraux des jésuites rouges étaient gens à manifester au coin des rues !..

C'est égal, *Petit Bara*, devenu vieux, a bien gagné son « enveloppe ».

24 janvier

Karl Marx ressuscite

Un autre personnage historique, Karl Marx, s'est, paraît-il, réincarné dans une petite revue politico-boulevardière qui « saisit l'événement sans en comprendre le sens ». Voici un échantillon de la manière dont « Karl Marx » (alias Charles Fraval pratique l information objective :

« *Après avoir été couvert d'injures par les communistes, d'accord, en cette occasion, avec les partis de « l'Ordre », Van der Lubbe se voit auréolé de la couronne du martyr et de l'apôtre par les anarchistes... et par le Syndicat indépendant des instituteurs des Bouches-du Rhône. Le Syndicat indépendant dans son organe, s'applique à démontrer que* **le loufoque hollandais** *n'était pas forcément complice des nazis. Ce qui est possible après tout. Quant aux anars, ils écrivent, dans la* Clameur, *organe des intellectuels pacifistes (et anarchistes, bien entendu)* : « **Nous souhaitons qu'au moment décisif, il y ait dans notre pays cent ou même cinquante individus s'inspirant du geste exécuté par le seul homme qui, au-delà du Rhin, « osa » : j'ai nommé Van der Lubbe** ». *Quel romantisme ! La Société nouvelle construite par Van der Lubbe, la torche à la main. Quel beau sujet pour exposition de peintres pompiers !* » (Karl Marx, *n° 2, page 7*).

Cette pitrerie est intitulée : « Van der Lubbe, vierge et martyr » (1).

Du même auteur, ces aphorismes définitifs :

« *Il est parfaitement illogique de rêver une action internationale du prolétariat...* » « *L'anarchisme, cette forme définitive de la pensée bourgeoise...* ». « *La grève générale est morte. C'est tout juste un thème de dissertation pour les réunions de militants* », etc (n° 2, pages 15 et 16 passim).

Enfin, savourons ce jugement sur le Parti communiste :

« *Par sa tactique romantique.. ses offensives sans cesse ratées... son identification du peuple à la populace, de l'action consciente et du vandalisme, son manque absolu de programme minimum, sa tactique électorale trop sentimentale, il a fait totalement faillite.* » Peut-on, plus grotesquement « saisir l'événement » pour en tirer *le contre sens* ?

L'on se prend pour Karl Marx, l'autre pour Napoléon. Malheureusement, s'il est des remèdes pour la folie, il n'en est pas pour la muflerie — et la sottise.

(1) Le véritable Karl Marx, pour lequel nous n'avons d'ailleurs aucune adoration particulière, écrivait au contraire :

« Il existe un moyen d'abréger les atrocités meurtrières de la vieille société, de les condenser, d'en voir la fin et de hâter l'accouchement sanglant qui donne naissance à la société nouvelle. Ce moyen, c'est le terrorisme révolutionnaire. Il n'en existe pas d'autre. »

Karl Marx, *Neue Rheinische Zeitung*, 7 novembre 1848.

Le camarade Leretour, emprisonné à la prison de la Santé, a cessé, sur les instances de sa mère, la grève de la faim. Pacifistes, sauvons-le en exigeant sa mise en liberté.

Voix d'Allemagne

« La cause de Van der Lubbe, en Allemagne aussi, sera le terrain où se rassembleront les révolutionnaires d'instinct, les libérés du joug bourgeois, de quelque formation qu'ils puissent être. Là, comme ailleurs — là, mieux qu'ailleurs — la prise de position pour ou contre l'incendiaire du Reichstag, exécuté par les nazis, est la barricade, la frontière de classe entre la révolution et la contre-révolution. C'est qu'en effet, condamner Van der Lubbe, c'est condamner tous les martyrs plus ou moins obscurs qui, jour après jour, tombent sous la hache de la justice hitlérienne, pour avoir porté les armes contre le fascisme assassin. Dans les mois qui ont directement précédé ou suivi la prise du pouvoir, chaque recours à l'action directe était une désobéissance formelle à tous les décrets du parti communiste allemand (et de tous les partis) et tombait sous le coup des accusations suivantes : « mouchardage, provocation, activité contre-révolutionnaire ». La lutte à main armée contre le fascisme était alors (depuis septembre 1932), réputée une dangereuse folie, et la révolution sociale une utopie impardonnable. Cette époque a duré jusqu'à la stabilisation définitive d'Hitler, après quoi (en juillet 1923), deux manifestes clandestins du parti communiste allemand ont fait savoir :

« 1° que la tactique du parti avait été juste à 100 %, la preuve étant la victoire même de Hitler ;

« 2° que le parti communiste allemand s'était adapté à l'illégalité et ayant fait des progrès gigantesques, « la révolution était à l'ordre du jour en Allemagne. »

« La triste réalité est qu'il n'existe plus d'organisation révolutionnaire en Allemagne. Chaque ouvrier se méfie de son voisin ; d'innombrables défections se sont produites, les unes seulement apparentes, les autres réelles, d'autres — hélas — clandestines. La mentalité de flic rouge et la peur de la provocation, fruits amers de la bolchevisation de l'Allemagne, sont les meilleurs atouts de l'hitlérisme. Car rien de plus facile que de transformer le flic rouge en flic brun. Le prolétaire, flairant partout le mouchard, « fuit le communiste comme la peste ». Il ne peut retrouver confiance en la révolution qu'en prenant confiance en lui-même, en son activité subversive individuelle et, par conséquent, en l'acte individuel et subversif par excellence que fut celui de Van der Lubbe.

A cet égard, on peut dire que la réhabilitation révolutionnaire de Van der Lubbe est la condition essentielle de n'importe quel réveil de la conscience et de l'action en Allemagne.

« F. W. »

6 Février

Solidarité de classe

On a trouvé autant de signataires bourgeois — intellectuels, écrivains, poètes, philosophes, avocats, médecins, savants, hommes politiques — qu'on en pouvait désirer pour signer les déclarations collectives en faveur de Torgler, Dimitroff, et autres chefs beaux parleurs. On n'a pas vu, malgré toute la propagande d'éclaircissement faite autour de Van der Lubbe, un seul « monsieur » donner, à la réhabilitation du jeune maçon hollandais, le patronage de son nom.

Ce sont des inconnus, des manuels, des gens sans situation, sans notoriété, sans argent, sans influence, qui se sont dévoués pour semer le grain de vérité. Quant aux guides moraux et spirituels de l'humanité, ils sont, comme de coutume, en retard de quinze ans sur leur époque. La plupart d'entre eux viennent de découvrir la révolution russe de 1918 Frappés par la grâce bolcheviste, ils sont aveugles à tout ce qui n'est pas le Rouge Octobre, dont la lumière, à travers le temps et l'espace, a eu juste le temps de parvenir jusqu'à eux.

Mais il y a autre chose dans leur abstention unanime, puisque celle-ci s'étend jusqu'aux grands hommes du mouvement anarchiste, lors même qu'ils ne prennent pas, comme Rudolf Rocker, le parti de la calomnie et la trahison.

Il y a là une solidarité instinctive et exclusive, dont Bakounine, *lui-même traité en paria et calomnié sa vie durant*, a fort bien défini la nature dans son ouvrage : « L'Empire kuonto-germanique et la Révolution sociale » :

« *Un bourgeois, quelque républicain rouge qu'il soit, sera beaucoup plus vivement affecté, ému et frappé par une mésaventure dont un autre bourgeois sera victime, ce bourgeois fût-il même un impérialiste enragé, que du malheur d'un ouvrier, d'un homme du peuple. Dans cette différence, il y a sans doute une grande injustice, mais cette injustice n'est point préméditée, elle est instinctive. Elle provient de ce que les conditions et les habitudes de la vie, qui exercent sur les hommes une influence toujours plus puissante que leurs idées et leurs convictions politiques, ces conditions et ces habitudes, cette manière spéciale d'exister, de se développer, de penser et d'agir, tous ces rapports sociaux si multiples et, en même temps, si régulièrement convergents au même but, qui constituent la vie bourgeoise, le monde bourgeois, établissent, entre les hommes qui appartiennent à ce monde, quelle que soit la différence de leurs opinions politiques, une solidarité infiniment plus réelle, plus profonde, plus puissante et, surtout, plus sincère que celle qui pourrait s'établir entre des bourgeois et des ouvriers, par suite d'une commodité plus ou moins grande de convictions et d'idées.* »

Un chef est un bourgeois, la Russie de Staline est bourgeoise dans le même sens qu'elle est dictatoriale. Van der Lubbe est un vagabond, un prolétaire sans culture, un meurt-de-faim. Aussi, la cause de Van der Lubbe est-elle la cause des pauvres bougres, à l'exclusion de tous autres. Voilà ce qui s'est vérifié par la position répugnante de l'Intelligentzia révolutionnaire à son égard.

Reste à savoir si les pauvres bougres consentiront à le comprendre et à agir en conséquence.

Le grand retard dans la réception de la documentation du Comité International pour la réhabilitation de Van der Lubbe *nous a mis dans l'obligation de ne donner, à nos lecteurs, qu'une faible partie de cette documentation.*

Aux camarades qui sont tentés de croire que le « cas Van der Lubbe » n'est plus guère d'actualité en regard des événements tragiques présents et futurs, nous disons : le geste viril et le sacrifice de lui-même du jeune hollandais restent liés à ces événements, et, si désireux que nous soyons de nous lancer, avec toute notre énergie, dans les batailles qui s'annoncent, nous ne saurions abandonner l'œuvre de réhabilitation de Van der Lubbe que nous avons entreprise.

ANGERS

Après la trahison du Parti radical

Simple dilemme

Ou les radicaux ont eu raison de mener, en 1932, la campagne que nous savons contre les Tardieu, Laval, Flandin et consorts, et ils se sont rendus méprisables en tolérant leur retour au pouvoir ; ou ils ont, par intérêt, calomnié leurs adversaires d'alors, et nous devons leur tourner franchement le dos.

Je crois que la première hypothèse est la seule admissible.

R. RAPIN.

Aux Travailleurs manuels et intellectuels

MANIFESTE

Un fait économique sans précédent domine et commande toute la situation économique actuelle : le fait du chômage. Et non pas du chômage cyclique et partiel, mais du chômage organique et généralisé. Car, il faut avoir le courage de voir les choses telles qu'elles sont, le courage plus grand encore, mais absolument nécessaire, de les dire aux intéressés : **Vous demandez du travail, on ne vous en donnera pas.**

On vous en donnera de moins en moins, de façon à la fois de plus en plus intermittente et précaire.

Mais compter, comme par le passé, sur la certitude ou la quasi-certitude du labeur quotidien, pour vous assurer les moyens de vivre, est un leurre.

Pourquoi ? Par suite des changements profonds qui ont transformé le mode de production actuel, et, par un paradoxe étrange, généralisé la misère en multipliant l'abondance.

L'utilisation, sans souci humain, des applications techniques de la Science ; l'utilisation de la main-d'œuvre dans un but exclusif de profit, de lucre et d'autorité, voilà les causes essentielles de la détresse et de l'insécurité actuelles.

Nous assistons à ce fait monstrueux, invraisemblable, que la richesse engendre la ruine et que ce qui devrait être le salut provoque la perte de toute l'humanité.

Car cette humanité est riche, riche à un degré qu'elle ne soupçonne même pas. Riche de l'immensité de ses richesses actuelles et combien plus démesurément riche encore de l'infinité de ses richesses en puissance. En exploitant tout juste deux ou trois forces mécaniques : vapeur, électricité, houille blanche, elle arrive à produire et à surproduire. Que sera-ce le jour, certain et sans doute prochain, où les progrès de la technique permettront d'utiliser et les autres forces naturelles connues : chaleur solaire, puissance des marées, le vent qui souffle pour rien, les ondes de toute nature qui sillonnent la terre et l'éther ? Et, surtout, les autres forces actuellement insoupçonnées qui, infailliblement, se révèleront à nous au cours de nos recherches.

D'ores et déjà, le monde devrait être un paradis. Il est un enfer, une géhenne. Pourquoi ?

Parce qu'avec le régime économique et social qui est le nôtre, toute découverte qui augmente la production diminue la consommation et rend plus pénible encore l'esclavage des travailleurs.

Il vous fallait dix hommes pour effectuer un travail. Pour le même travail, il ne vous en faut plus que cinq, que deux, qu'un seul. Et voilà cinq, huit, neuf salariés qui, privés de leur emploi, perdent toute ressource et, donc, tout pouvoir d'achat.

Il peut même arriver qu'un homme, à lui seul, en remplace des centaines et presque des milliers d'autres. Pour charger en charbon un grand paquebot, il fallait *cent quarante* dockers travaillant nuit et jour pendant *une semaine* ; pour le ravitailler en mazout, il en faut *UN* ne travaillant *QU'UN JOUR* : *une journée de travail en remplace huit cent quarante !*

Dans une usine munie de l'équipement industriel le plus récent, *une machine* mue par *un homme* charge ou décharge *huit mille tonnes* par jour ; à elle seule elle remplace *seize cents travailleurs* !

Là même où l'opposition est moins brutale, elle reste certaine. On calcule qu'aux Etats-Unis, là où il fallait *trois ouvriers* en 1914, *un seul* suffit en 1932. Par ailleurs, on affirme qu'avec une production de *trois mois*, ce grand pays a de quoi suffire à sa consommation d'*UN AN* ! Concluez.

On travaillera de moins en moins. Dès aujourd'hui, par millions et par millions, les hommes proposent leurs muscles et leur cerveau, et il n'y a d'emploi ni pour les uns ni pour l'autre. Manuels ou intellectuels sont également privés du seul moyen normal, qu'on leur reconnaisse pour l'instant, de se procurer des ressources. Or, ces ressources, elles existent à profusion, en surabondance d'autant plus considérable que **les travailleurs ne peuvent consommer selon leurs besoins**. On jette le café à la mer, on donne le blé aux cochons, quand ce n'est pas au foyer des locomotives. **On ne consomme pas, on détruit.** Et des masses de plus en plus considérables d'êtres humains crèvent de faim devant ces tas de blé, meurent de froid devant les amas de charbon, sont en haillons et vont nu-pieds alors que s'accumulent les stocks de laine, de coton et que les chaussures engorgent les magasins.

Le remède ? Supprimer la machine ? Impossibilité et hérésie.

Impossibilité : rien ne peut entraver la marche du progrès, rien ne peut faire obstacle à l'esprit d'invention. Le fleuve ne remontera pas à sa source. La Science et la technique multiplieront les découvertes théoriques et leurs applications pratiques.

Hérésie : car, si la machine, dans les conditions actuelles, écrase l'homme, *la faute n'en est pas à elle*, mais *à ceux qui l'ont accaparée*. Ils lui demandent *un profit* pour quelques-uns, alors qu'elle doit avoir pour objet la satisfaction des *besoins* de tous. Besoins indéfiniment multipliés et intensifiés, de manière à élever le niveau matériel, intellectuel et moral de l'existence.

Il ne faut pas permettre qu'à la faveur d'un régime social désormais caduc, on transforme un instrument de libération en un moyen de servitude.

A ces richesses, l'homme a droit. Cet homme, trop longtemps oublié, est relégué au second plan. Il faut le remettre à sa place : la première.

L'homme, qu'on a sacrifié à la machine ; **l'homme**, qu'on a asservi à la production ; **l'homme** le seul être réel, vivant, le seul qui compte, l'être de chair et d'os qui a faim et qui a soif, avec ses besoins physiques à satisfaire, l'être de pensée et de sentiment qui aime ou qui hait, avec ses aspirations à une vie spirituelle ; **l'homme** qui, emporté par le mouvement vertigineux d'un progrès technique qui l'écrase, s'est aperçu tout à coup qu'il était victime de ses propres réalisations et qu'il succombait à la plus atroce des misères devant l'accumulation imbécile et égoïste de richesses inemployées.

Le droit de l'individu à l'intégrale réalisation humaine, telle est l'idée directrice, non pas nouvelle, mais renouvelée, adaptée aux exigences de notre siècle, qui doit inspirer la transformation sociale à poursuivre. En un mot, **le droit à la vie.**

Droit absolu, imprescriptible, et qui ne consiste pas seulement dans ce fait **négatif** de ne pas voir attenter à ses jours, ou même de voir les plus faibles soumis à l'exploitation abusive et immorale des plus forts, mais dans l'affirmation **positive** d'une réalisation intégrale de toutes nos possibilités. Droit à la vie matérielle du corps qu'on alimente, droit à la vie intellectuelle de l'esprit qu'on instruit. Et, pour cela, avant tout et par dessus tout : droit à la **sécurité**.

De la minute de sa naissance à la minute de sa mort, il n'est pas un homme, pas une femme, qui ne doive être garanti contre la totalité des risques.

Utopie, dira-t-on. Que non pas. Utopie, hier, dans une humanité pauvre, prolifique et dénuée de tout. Possibilité et facilité, aujourd'hui, dans cette humanité nouvelle où les moyens de vivre abondent et surabondent, où les moyens de limiter les naissances sont d'un usage commun. **Le problème de l'heure n'est plus un problème exclusif de production, mais, davantage, un problème de répartition.**

Et qu'on ne parle pas de surproduction, alors que nous souffrons surtout d'une crise de sous-consommation due à la diminution constante de notre faculté d'achat. Avec une distribution rationnelle et équitable, en donnant à chacun les possibilités de consommation normale auxquelles il a droit, les biens de ce monde inutilisés ou détruits seraient, à de rares exceptions près, facilement absorbés.

Ainsi, que chacun se dise désormais : valide ou invalide, travaillant si je le peux — *et dès que je le peux, je le dois* — ou privé de travail, si je suis incapable d'en fournir, si, surtout, on est incapable de m'en donner, **mon droit de vivre reste entier** et rien ne saurait l'entamer. Je ne demande ni une aumône ni une assistance, je réclame mon dû. Ma sécurité est une obligation stricte de la part de la collectivité ; c'est-à-dire une obligation de tous envers tous.

Les modalités ? Celles-ci ne sont pas difficiles à trouver dans un ordre nouveau logique et humain, sachant répartir des richesses pléthoriques et ajuster le temps de travail à la puissance de production, **elle-même fonction des besoins.** Rendons-nous compte que les cadres de la Société actuelle craquent de toutes parts ; que, sous couleur de respecter la propriété, elle procède à l'expropriation féroce de presque tous au profit de quelques-uns, et que c'est de son développement même que le capitalisme périt. Mais, avant tout, c'est le principe qu'il faut poser et imposer.

Notre objectif est de créer une force nouvelle et révolutionnaire. Il n'est, ne peut, ni ne veut être de constituer un parti nouveau, quel qu'il soit. Nous allons... vers une destruction systématique de ce qui est et dont nous souffrons, pour une reconstruction de la Société sur des bases économiques telles que tout pouvoir ou tout Etat devienne impossible : *les hommes « crèvent » d'utiliser des moyens de gouvernement, mais les politiciens blancs, tricolores et rouges triomphent...*

Notre but : Ayant dégagé, et nous efforçant de préciser notre idéal largement humain, nous cherchons à en pénétrer les groupements dont nous faisons partie, à rallier autour de nous tous les hommes résolus, coûte que coûte, à réaliser l'égalité économique et sociale.

Nous nous efforçons, dans un monde vieilli qui est en état d'attente et qui sent confusément, mais profondément, qu'il lui faut **innover ou périr**, de dégager la nouvelle formule de combat et de vie indispensable à une nouvelle humanité.

Jusqu'ici, l'ordre social a reposé sur le principe du droit au travail. Devant l'impossibilité et, surtout, l'inutilité d'exiger de tous le labeur écrasant d'autrefois, la Société doit se reconstruire sur la base que nous lui proposons : « **le droit à la vie** ».

Et qu'on ne nous accuse pas de nous insurger contre le travail. Tout au contraire, dans la mesure où le labeur humain est encore indispensable à la production des richesses, nous estimons qu'il doit être fourni par tous. Mais les progrès vertigineux du machinisme auront, de plus en plus, pour effet de remplacer l'esclavage humain par l'asservissement des forces naturelles. Enfin libérée des besognes, c'est l'humanité tout entière qui pourra accéder **à la culture**, et l'organisation du travail s'effacera graduellement devant l'organisation des loisirs.

Nous appelons à se rallier à cette déclaration tous les travailleurs manuels et intellectuels. Car elle est, dans la pensée de ceux qui l'ont conçue et rédigée, la charte essentielle du droit humain, l'affirmation de l'égale valeur d'humanité de tous les hommes et l'indication de la voie où il faut, dès aujourd'hui, s'engager, pour la réaliser en tous.

Néanmoins, sur cette voie, un obstacle se dresse, fort de sa barbarie organisée, de l'égoïsme de ses privilégiés, de la formation et du développement de ses bandes fascistes : **C'est le régime capitaliste !**

Il serait vain d'espérer sa réforme à l'heure où tout un parlement sombre dans la corruption et le banditisme. Toute réforme ne pourrait d'ailleurs que fortifier le monstre.

Nous en appelons à tous !

A tous les vaillants qui conservent assez de dignité pour vouloir conquérir **le droit à la vie.**

A tous ceux qui ne veulent plus subir le parlementarisme et la tyrannie des partis.

A tous ceux qui veulent lutter avec force, violence et cohésion contre le fascisme.

A tous, nous offrons la seule formule de combat qui puisse rallier les énergies éparses, écœurées et trompées par les chefs : le Comité d'Action Antifasciste.

Aujourd'hui : vaincre ! Et vaincre sans délai... Demain : construire ! Nous forgerons nos outils dans la bataille.

Vivent les Comités d'action antifasciste !

Ce Manifeste peut être affiché à l'extérieur, à condition de le barrer d'un trait bleu ou rouge et de le timbrer à 0 fr. 72

EN PASSANT...

L'action antifasciste et la grève générale de 24 heures

J'ose l'avouer, mon pessimisme effréné a été (j'en suis très heureux) suffisamment démenti par les faits. La grève générale de 24 heures, provoquée par la C. G. T., ainsi que sa préparation, ont été un réel réconfort.

Nous ne connaissions plus cela depuis longtemps : l'enthousiasme ! Et il y en eut le soir du jeudi 8 février, à la Maison du Peuple. Les deux salles de réunion pleines à craquer, la cour de même. Ces milliers d'hommes et de femmes, tous ces travailleurs vibrant d'une même foi, d'un même désir : s'unir contre le fascisme.

Oui, la classe ouvrière veut l'union, et elle l'a faite, spontanément. Partout, la grève générale fut saluée avec joie et le spectacle de la rue, envahie par plus de *dix mille* travailleurs manuels et intellectuels, fut d'un réconfort immense.

Il faut que cela continue. La lutte commence à peine. Les fascistes, battus le soir du 6 février, ne digéreront pas leur défaite. Songez aux appuis, aux complicités qui les rendent si audacieux. Jamais, nous n'aurons eu tant besoin d'union, d'audace, de courage.

Les *Comités antifascistes* doivent se constituer d'urgence, dans toutes les localités. Nous devons non seulement veiller à notre défense, mais songer à *attaquer*. L'action commencée si magnifiquement doit se poursuivre massalement. A Brest, les militants de toutes tendances, de gauche et extrême-gauche, ont mis sur pied un Comité antifasciste, décidé à l'action. Tous les camarades énergiques doivent en être convoqués. Tous ceux qui auraient pu être oubliés ou eux animés du meilleur esprit combatif, peuvent se renseigner près de J. Tréguer, à la Maison du Peuple, qui leur donnera les indications nécessaires.

L'hésitation n'est plus permise. Le fascisme, assassin des hommes, des femmes et des libertés, jaloux des succès de Mussolini, d'Hitler et autres, veut, coûte que coûte, instaurer son régime féroce. Nous savons tous avec quelle audace il a été à l'assaut du régime actuel, dans la nuit du 6 février, *armé jusqu'aux dents et ravitaillé au fur et à mesure* de son avance sur le Palais Bourbon. Cela est un sérieux avertissement et un enseignement pour les antifascistes.

Le peuple français veut vivre libre; il saura écraser toutes les vellétés bestiales du fascisme.

R. MARTIN.

PARIS

La carence révolutionnaire ouvrière

Paris, à l'heure où j'écris, est en pleine effervescence. Les éléments réactionnaires, royalistes ou pour une dictature militaire, se sont emparés de la rue, grâce à l'inertie des gouvernants d'un républicanisme douteux et des radicaux.

Ce furent, d'abord, des manifestations tapageuses, au sujet de l'affaire Staviskey. Motif, car qui doute encore de l'immoralité de cette classe de privilégiés ?

Ensuite, le Chiappe, protecteur d'une police qu'il a soigneusement entretenue, en vue d'en faire une arme bien à lui, prête pour instaurer une dictature dont il devait préparer l'avènement.

Le radical Daladier, mis au courant alors qu'il venait seulement de constituer son ministère, voulut démissionner, mais le ministre de l'Intérieur s'y opposa et demanda vingt-quatre heures pour solutionner la question.

Chiappe, relève de ses fonctions, malgré ses menaces, le colonel Fabry et le ministre Piétra ne pouvant plus opérer sans la police municipale, démissionnèrent.

La réaction hurla à la dictature et, aussitôt, toutes ses organisations furent alertées pour manifester, avec violence, contre le gouvernement.

Les journaux ont relaté les principales scènes de l'émeute des 6 et 7 février, pour que celles-ci soient, à nouveau, exposées.

Mais ce que le peuple ignore, ce sont les procédés d'apaches employés, par tous ces bandits se réclamant d'un régime d'ordre.

Dans les poches, des matraques; à la main, une canne bout plombé et fendu légèrement, de façon à y glisser une lame de rasoir.

Des mains, qui voulaient s'emparer de la canne, furent coupées; les chevaux eux-mêmes les jarrets coupés également.

Quant à la destruction des autobus servant au transport de ceux dont les moyens ne leur permettent pas d'avoir une auto, leurs incendies prouvent de quoi seront capables les émules d'Hitler.

Or, dès la première journée, après avoir engagé sa responsabilité dans le mouvement, après que des morts et des blessés jonchèrent le sol, Daladier eut peur de continuer et de mettre à la raison les cohortes fascistes.

Il démissionna, acte d'un lâche qui tremble et se trouble. Démonstration de ce que peut être une volonté radicale dans l'action, c'est-à-dire la trahison.

Mais est-ce bien la peur qui fit agir ce triste individu ? Ne serait-ce pas un piège tendu à la classe ouvrière pour que celle-ci, trompée par l'apparence d'énergie montrée, se laisse aller à suivre les conseils de ne pas contre-manifester et laisser ensuite le champ libre à l'émeute fasciste ?

Il y a lieu de tout supposer de la part de ceux qui, depuis 1924, ont accumulé faiblesses et trahisons.

Daladier ne veut plus voir de sang couler, il refuse de faire marcher la troupe contre les ennemis de la République. Il préfère la guerre civile, sans doute, avec toutes ses horreurs, et, au cours de laquelle la troupe sera appelée à prendre part, non plus contre la réaction, mais bien contre la classe ouvrière, défendant les quelques libertés qui lui restent.

Les organisations ouvrières de gauche furent alertées dès le 7. Mais l'ordre de contremanifester, elles ne le donnèrent pas... Où donc est-il passé cet esprit révolutionnaire ? N'était-il pas nécessaire de prendre position dans la mêlée ?

Certes, les communistes prirent part, en partie. Et j'insiste sur ce : « en partie », et l'explique : l'A. R. A. C. manifesta contre les croix de feu, ceux qui ne feront plus la guerre et veulent la voir faire aux autres. Mais là s'arrêta le mouvement communiste.

Combattants communistes et communisants contre l'U. N. C., seulement, cela ne pouvait suffire.

Il eut fallu qu'au-dessus des partis, au-dessus des doctrines, les chefs communistes, oubliant les hommes, chefs des partis socialistes et autonomes, comprennent que le sort de la classe ouvrière était en jeu, et qu'ils prennent contact avec eux.

Cette carence dans l'action, cette étroitesse de vue dans la compréhension des faits et de leur connaissance, peut avoir pour résultats l'établissement d'une dictature et, avec elle, la suppression des partis politiques, des syndicats, le renforcement du mouvement clérical, à la base même des événements qui se déroulent.

En 1871, la Commune, au cours de laquelle l'armée versaillaise triomphante massacra les Parisiens, arrachant de leur lit des vieillards et des femmes, voire même des enfants, pour les fusiller sans pitié, ces jours-là, la réaction n'eut pas peur de répandre le sang, ni de faire marcher la troupe..

Le vendredi 10 février, les communistes organisent une manifestation; celle-ci eut des conséquences tragiques.

La police, bienveillante pour les fascistes, se montra telle que nous la connaissons lorsque nous nous trouvons en contact avec elle.

La presse pourrie ne poussa nul cri. La populace, cela ne compte pas, c'est un bétail qu'on peut abattre à sa guise.

Journée de deuil pour le prolétariat, que nous regrettons sincèrement, puisque nos camarades agirent seuls, ne comprenant pas encore que leurs polémiques entretiennent la division et qu'il ne viendrait à leurs côtés que quelques camarades, à titre individuel.

Puis, alors, vint le 12 février.

Cette fois, c'est la masse, la classe ouvrière, tout ce qu'elle peut faire si elle s'organise. non plus pour manifester dans le calme, mais en vue des luttes prochaines. L'unité ! Elle s'est manifestée dans la rue : plus de cent mille travailleurs de tous les partis étaient unis, marchant côte à côte, criant leur haine de la guerre et du fascisme.

Souhaitons que ce prolétariat, qui a senti tout ce qu'il pourrait réaliser s'il restait uni, ne se laisse pas désunir par les chefs, plus intéressés d'eux-mêmes que des intérêts qu'ils ont la mission de défendre.

D. DELAMARRE.

ROUEN

Un dernier appel

Après avoir expédié deux circulaires spéciales à certains lecteurs, qui n'ont pas souffert du chômage et qui ont profité d'un crédit amical vu leur conception soi-disant anarchiste, et devant le long silence, nous avertissons ceux d'Elbeuf, de Maromme, de Dornétal, de Caudebec-les-Elbeuf, de Quevilly, d'Amfreville-la-Midoie, de Rouen-Rive droite et de Déville, que ceux qui ne répondront pas à ce dernier appel, nous enverront leurs fiches de comptes, avec le nom et l'adresse, à l'administration des journaux.

Vous achetez, tous les jours, un journal bourgeois ou politicien cinq sous, et vous ne payez pas un journal indépendant dix sous par semaine !

Sympathisants et lecteurs, réfléchissez.

Envoyer mandat à J. Demery, libraire fédéraliste, 1, rue du Hallage, à Rouen (Seine-Inférieure).

CANNES

La grève générale s'est traduite par une manifestation à 6 heures du soir, de telle façon que les ouvriers et petits commerçants socialistes et bolchevistes ne soient pas obligés de chômer ou de fermer leurs magasins.

Organisée sous le signe du front unique *entre états-majors*, son comité, parti radical-socialiste, L. D. H., S. R. I., S. F. I. O., P. C., C. G. T., C. G. T. U., annonce, avant le défilé : que les perturbateurs ne pouvant être que des agents provocateurs, les hommes du service d'ordre avaient le devoir de les remettre à la police !...

Formidable ! Mais scrupuleusement exact !...

Le cortège grossit à tel point qu'il comportait bientôt 90 p. 100 de bourgeois et de réactionnaires... Carnaval continuait. Cégétiste, unitaire et bolcheviste parlèrent devant un auditoire attentif de la nécessité d'un gouvernement sain, de Stavisky, de l'erreur des bourgeois qui confondent les travailleurs avec les voyous ! « Enfin, soyez sages. Rentrez chez vous, etc.... etc... »

A la dislocation, j'entendis une bourgeoise s'exclamer : « Mais ils sont très gentils... »

Je le crois, trop gentils ! C'est un effet du front unique des chefs politiciens sur la masse. C'est pourquoi nous crions : « L'unité sans les chefs, par dessus les chefs, dans les Comité d'action antifascistes ! »

VALLAURIS

Sous l'influence des événements, afin de mettre un terme à la concurrence effrénée et dangereuse des grandes organisations prolétariennes, des hommes de bonne volonté, appartenant à toutes les tendances révolutionnaires, se sont unis dans un Comité d'action antifasciste, avec cet objectif unique : vaincre le fascisme par l'action directe, à l'exclusion de tout procédé électoral.

Ce Comité fait appel à toutes les énergies, à tous les hommes de bonne volonté pour réaliser l'unité révolutionnaire dans un combat sans répit.

Vive l'unité par la base ! Adhérez...

Le Comité.

Manifeste du groupement des chômeurs de Reims

A tous les chômeurs;

Aux travailleurs manuels et intellectuels,

A toutes les organisations syndicales ouvrières :

Face à la situation économique actuelle, le chômage grandissant chaque jour, frappant toutes les branches de l'industrie et des services publics, triste état de choses dans lequel se débat la classe ouvrière touchée dans sa force vive.

Pour conquérir plus de bien-être et de liberté, le groupement des chômeurs lance son cri d'alarme. Il réclame du travail et du pain :

1° Du pain, parce que c'est le premier aliment dont l'être humain a besoin ;

2° Du travail, parce que les chômeurs ne sont pas des mendiants.

Pour combattre ce fléau social, le groupement des chômeurs s'adresse aux organisations syndicales ouvrières, à tous les ouvriers.

Il préconise la semaine de 40 heures pour toutes les industries, le respect du tarif syndical et des salaires permettant de vivre.

Il préconise l'interdiction du travail à la femme mariée : l'homme à l'usine et la femme au ménage.

Il préconise l'interdiction de l'emploi des jeunes avant seize ans ; la gratuité des cours professionnels aux frais de la Nation.

Il préconise l'interdiction de travailler aux ouvriers atteignant l'âge de 55 ans, ceux-ci devant vivre d'une retraite égale au salaire, allouée par la Nation.

Pour l'aboutissement de ces revendications, les chômeurs, dès qu'ils auront retrouvé du travail, doivent rejoindre sans tarder l'organisation syndicale de leur industrie ; le groupement demande à toutes les organisations syndicales de réaliser au plus vite l'unité syndicale.

Le Groupement des chômeurs.

—o—

Aux travailleurs de la région du Nord-Est

Les anarchistes de la Fédération libertaire du Nord Est, réunis en Congrès à Reims, le 28 janvier 1934.

Après avoir discuté sur la situation faite aux travailleurs par le scandale permanent d'un régime basé sur l'exploitation de l'homme par l'homme, sur l'accaparement des produits du travail humain par une classe de profiteurs et de parasites,

Considérant que tous les partis politiques et tous les gouvernements, quels qu'ils soient, seront toujours impuissants à résoudre la question sociale,

Invitent tous les travailleurs à rallier les groupes et fédérations anarchistes, à y militer de toutes leurs forces contre le capitalisme, la religion, et contre toutes les formes de l'oppression.

Les engagent à développer l'esprit de révolte et à lutter contre le fascisme en travaillant à la Révolution sociale, seule capable d'instaurer une société assurant à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque au développement progressif de l'humanité.

A bas l'Autorité !...

Vive la révolution sociale !

Vive l'Anarchie !

La Fédération anarchiste du Nord-Est.

Adressez-vous à Eugène Ternaux, 34, rue Fléchambault, à Reims (Marne) qui vous fournira tous les journaux, brochures, écrits documentaires de philosophie et de propagande anarchistes.

—o—

Aux camarades du Nord-Est

Le compte rendu intégral de notre Congrès du 28 janvier va paraître incessamment, de même que le Manifeste adopté par les camarades présents à cette manifestation du réveil des anars du Nord-Est.

Nous sommes malheureusement obligés d'apporter une note rétrégérante dans l'enthousiasme des camarades : Nous ne ferons rien sans argent. Notre caisse est vide, il nous faut la remplir.

Que les camarades se souviennent qu'il ne suffit pas toujours d'aider verbalement la propagande, il faut la financer. Que tous comprennent leur devoir et qu'ils fassent parvenir sans tarder leur obole au trésorier fédéral :

Eugène Ternaux, 34, rue Fléchambault, Reims (Marne).

TOURS

Entretiens

— Quin, bonjour ! Eh bin, ça barde l'autr' soué, à Paris. Qu'est qu'ça vat-y dev'ni c't affaire-là ? Pis c'te grève générale ?

— Ah, père Louis, je crois que les fascistes ont été bien près de réussir, vous savez; heureusement que Frot n'était pas un habitué des ministères et qu'il n'a pas fait de différence entre la couleur des manifestants, si bien que nos apprentis dictateurs ont été un peu étonnés de voir quelques-uns des leurs couchés sur le pavé. Aussi, voyez s'ils gueulent à l'assassin après les chausses au dit Frot.

— N'empêche, tout de même, que le sang français a coulé sur les pavés de Paris, et nous demandons que les responsables soient punis.

— Oh, monsieur Pierre, comme je voudrais que les responsables soient punis, mais soyez certain que ce ne serait pas ceux que vous pensez. Et puis, pourquoi tant de cris parce que quelques fils à papa sont victimes d'un accident de travail ? Parce que, voyez-vous, on ne fait pas un coup d'Etat sans risques et, ma foi, il est temps que la classe ouvrière cesse de payer la casse.. Vous ne criez pas si fort quand ce sont des ouvriers que la police assomme; il est vrai que ces ouvriers ce sont des vandales, des émeutiers, tandis que ces petits chéris d'*Action Française* et autres croix de feu ne sont que d'inoffensifs manifestants.

— Tout cela ce sont des mots, et ne prouve rien !

— Si, que votre presse, bien stylée, sait bourrement brouiller les cartes et, par exemple, avec des mots, fait passer pour actes de vandalisme, travail d'émeutiers, la manifestation pacifique de la place de la Nation, et pour une simple manifestation, suivie de joyeux autodafés, l'émeute du 6 février.

— Oui, m'sieu Pierre, il a raison, l'jeune homme, on voudrait bin nous fair' prendre des vessies pour des lanternes, et pis, tout's vos c'missions d'enquête c'est d' l'argent d' foutu, pis on s'ra pas pus avancé. T'niez, moué, tout bête que j' sommes, eh bin v'là c' qui m' choque, c'est qu' nos députés vont foute le camp en vacances pendant deux mois, eh bin, pendant c' temps-là, on s'ra gouverné par eune douzaine de types, la v'là la dictature !

— Je crois, pourtant, qu'il est nécessaire d'avoir un gouvernement centralisé et à poigne, ne serait-ce que pour serrer la vis un peu à tous ces fonctionnaires, qui en prennent un peu trop à l'aise avec leurs syndicats, et qui risquent d'arrêter, d'un moment à l'autre, la vie du pays.

— Oui, c'est ce qui vous embête, car la grève du 12 vous a démontré que nous n'avions pas envie de nous laisser faire, et nos amis fonctionnaires ont marché comme un seul homme. Ce qui a pu vous faire réfléchir aussi, c'est que, demain, si nous le voulons, votre presse, votre sale presse, peut ne pas paraître; pas un journal n'a paru et cela vous oblige à reconnaître notre force.

— Je voudrais tout de même bien savoir, d'une façon exacte, ce qui a motivé cette grève ?

— Voyons, m'sieu Pierre, créyez-vous qu'c'est pour s'amuser qui sont pas allé travailler; si j' vous d'mandais pourquoué qu vous avez manifesté l 6, mouè ! Eh bin, la grève a eu lieu pour vous faire vouère qu' les pauvr's l tint point avec vous.

— Oui, la grève fut décidée afin de faire connaître notre opinion, nous avons voulu démontrer, sur le terrain du travail, que nous étions décidés à défendre nos libertés avec toute notre énergie, c'est un avertissement et, en même temps, nous avons remis au cœur populaire un peu plus de confiance en soi.

— Oui, t'nez, dans tout ça, v'là l'affaire d' Bayonne qui s' tasse, ça va bin s'oublier, ça; allons, arvouère, v'là mon ch'vau qui s'ennuie.

— Au revoir, messieurs, à la prochaine, et sans rancune !

F. BONNAUD.

—o—

La grève générale à Tours

La ville de Tours et ses environs ont participé effectivement à la grève. Les services publics avaient marché à bloc, sauf quelques tramways et taxis; les premiers durent rentrer au dépôt, sous l'action des Comités de grève.

La journée fut très calme; le soir, une manifestation monstre a eu lieu, 12.000 personnes environ ont parcouru certaines artères de la ville. Un vent d'unité et d'action animait cette multitude, et, après que les orateurs de diverses organisations eurent dit quelques mots, les cris d'unité jaillirent, puis la dislocation eut lieu dans le calme.

Nos petites punaises de sacristie et les trublions d'A. F. n'ont qu'à serrer les fesses et se tenir tranquilles, la classe ouvrière n'a plus envie de se laisser faire, et l'a démontré, le 12, dans tout le pays.

F. BONNAUD.

La foire électorale

Enhardis par la pourriture du régime parlementaire et prenant prétexte de l'affaire Stavisky, le fascisme a jugé le moment opportun d'essayer d'imposer aux travailleurs son régime de sang. Les émeutes de Paris n'ont pas d'autres raisons. Il faut une réaction vigoureuse du prolétariat pour lui barrer la route.

Profitant des élections municipales complémentaires, le parti communiste, à Bayonne, invite les travailleurs à faire usage de leur bulletin de vote pour lutter contre le fascisme, en se proclamant le seul parti des travailleurs. Ils ont du culot ! les communistes, car ils n'ont pas été capables d'empêcher Hitler de s'emparer du pouvoir, en Allemagne. La preuve ? Au procès de Leipzig, le communiste Dimitrov a déclaré que Moscou « intima l'ordre, au parti communiste allemand, de ne pas user de la violence révolutionnaire », pour l'opposer aux nazis.

Les travailleurs ne peuvent pas avoir confiance en ces gens-là, politiciens comme les autres. Ils doivent s'unir, sans distinction et en dehors des partis, pour opposer, au danger fasciste, un front unique de classe, au-dessus des politiciens, quels qu'ils soient.

Travailleurs bayonnais, ne votez pas aux prochaines élections municipales, faites fi des querelles politiques et unissez-vous.

—o—

Quelques mots au Petit Boucalais

Quelle foule d'idées et de sentiments peuvent éveiller, en notre cerveau d'impie, ces quelques mots, qui figurent, à titre de devise, sur le « Petit Boucalais », organe paroissial de la commune du Boucau : « Aimez-vous les uns les autres », « Vous êtes tous frères ».

Je veux croire que ceux qui me lisent sont des libres penseurs; de ce fait, ils sont, sans doute, avec moi, trop bêtes pour comprendre toutes choses; et l'idée de croire que l'Eglise veut notre mal, alors qu'au contraire elle a l'air de vouloir notre bien, prouve, une fois de plus, notre incapacité en matière de jugement. Le bulletin mensuel de môssieu le curé du Boucau nous le démontre par A plus B, avec tout ce que l'on voudra à l'appui.

J'ai entendu dire, cher curé, et cela par une personne qui, nuit et jour, vous porte avec dieu dans son cœur dur et sec de vieille bigote, que vous étiez un homme vraiment pratique, que vous avez une façon originale et particulière de vous occuper du salut des âmes que, sous votre direction, l'Eternel a placées. J'étais étonné, mais, maintenant, j'ai compris en lisant la devise de votre journal.

Il paraît aussi, mon cher ecclésiastique, que vous vous occupez beaucoup de la jeunesse. A la salle Jeanne d'Arc, bien loin de la Bourse du Travail, souvent, le dimanche, pour les petits et les grands, vous organisez des séances récréatives, comédies, cinéma, enfin, tout ce qui est indispensable et nécessaire pour le parfait modelage des cerveaux préalablement ramollis par la grâce divine. Pour faire tout cela, vous avez de l'esprit, et du saint esprit si je puis dire. Il est dommage que vous ne soyez né des siècles en arrière, vous auriez très certainement fait partie des « Viris illustribus urbis Romæ ».

Maintenant, pour la belle, noble et émouvante phrase qui figure sur votre sainte feuille du bon dieu, vous êtes redevable de quelques petits conseils. Un beau dimanche où, surtout, l'« Elan Boucalais » ne jouera pas au foot-ball, organisez toujours, à la salle Jeanne d'Arc, comme vous en avez l'habitude, une petite séance récréative corsée, cette fois-ci, d'une sensationnelle attraction. Après la projection de votre film préféré, prestement vous grimpez sur la scène. Alors, vêtu d'une longue robe blanche immaculée, une bavette sous le menton, un rameau de pissenlit à la main, vous lisez, aux fidèles, quelques extraits de la Bible, de « Marius », du « Canard Enchaîné », puis vous jouez une rumba sur l'harmonium, pendant que quelques-uns de vos amis imiteront des cris d'animaux. Enfin, pendant l'entr'acte, vous ferez vendre, aux fidèles, par une jolie fille de Marie, des excréments de choix à 70 centimes pièce, afin qu'en guise de mortification, vos ouailles puissent les déguster comme « in illo tempore » le faisait le tout puissant et vénérable Esiechel. Maurice CEZ.

—o—

Notre Groupe

Nous rappelons, à tous nos amis, à tous nos adversaires qui veulent courtoisement discuter, que le Groupe d'Etudes Philosophiques et Sociales se réunit, tous les jeudis, à 20 h. 30, au café Moka, place St-André, à Bayonne. Maurice CEZ.

LUXEUIL-LES BAINS

C'est en février 1921, que L. Barbedette fonda la Fraternité Universitaire. Treize ans se sont déjà écoulés depuis cette époque. C'est un long laps de temps, si l'on songe aux difficultés que rencontre tout groupement hostile au conformisme et favorable aux idées d'avant-garde. Il aura eu le mérite de chercher à réveiller les esprits chloroformés de nos contemporains.

Paysans et Etat

UNION OUVRIERE ET PAYSANNE (U. O. P.)

Fonctionnement. — 1° Mise sur pied d'un système, réduit à sa plus simple expression, de vente directe des produits agricoles aux ouvriers des villes La base du système est constituée par des *groupes de producteurs* et des *groupes d'acheteurs* Ces groupes constituent les cellules de l'organisation. Ce que j'ai déjà dit sur les syndicats agricoles actuels me dispense de commentaires sur l'opportunité de ce système, qui assurera un écoulement certain de nombreux produits.

2° Un point essentiel des statuts doit spécifier l'obligation, pour l'ensemble des adhérents, d'une *solidarité active* réciproque en cas de conflits de classe : grèves ouvrières, luttes des paysans pour la diminution des fermages et des impôts, etc...

3° Echange des produits agricoles contre des produits manufacturés des artisans ou des coopératives ouvrières de production ; l'échange pourra être réalisé par l'intermédiaire d'une *monnaie* reconnue par les adhérents et couverte par des réserves de marchandises ou des devises courantes J'attire spécialement l'attention sur ce dernier point, à mon sens, capital.

Entraînés par la perspective d'un écoulement facile et avantageux (intermédiaires supprimés) de leurs produits, les paysans sympathiseront d'emblée à l'organisation nouvelle. Les ouvriers, de leur côté, y trouveront des avantages appréciables.

Mais n'oublions pas notre but. Nous ne sommes pas des commerçants, mais les propagandistes d'une idée : à savoir que, non seulement l'existence de l'Etat et son ingérance dans les affaires des individus ne sont pas nécessaires, mais sont, au contraire, nuisibles, sont même les causes des malheurs de l'humanité.

Notre tâche est, avant tout, éducatrice. Faites toutes les révolutions que vous voudrez, le même état de chose se rétablira toujours, fatalement, de lui même, tant que vous n'aurez pas accompli ce qui déterminera tout le reste : la révolution des esprits.

Certes, nous anarchistes révolutionnaires, individualistes comme communistes, ne savons que trop que l'influence du milieu économique a un rôle énorme dans l'évolution de la mentalité de la masse ; c'est précisément pour cette raison que nous ne la rendons pas responsable de sa veulerie actuelle. Aussi, notre devise est elle : révolutionner le milieu pour faire évoluer l'individu

Cependant, comme l'a dit, en substance, Malatesta : l'homme supérieur ne se laisse pas influencer par le milieu au contraire il le domine et l'assujettit à sa volonté ! Ce sont ces hommes supérieurs qui révolutionneront le milieu. Ce sont aussi ces hommes supérieurs qu'il faut d'abord trouver, qu'il faut former par l'éducation.

Dans notre U. O. P., cette éducation se fera, pour une bonne part, au contact même des faits, de la vie. Mais il se fera aussi par les nombreuses réunions fraternelles ouvrières-paysannes, par le bulletin de l'Union surtout, qui vulgarisera nos critiques contre la société actuelle et propagera notre solution anarchiste. N'oublions jamais, camarades, cette vérité fondamentale : la question est bien moins celle de l'anéantissement des maîtres que celle de la suppression des valets.

P. RAKKET.

Le Gérant : J. TREGUER.

Imp. Populaire, 69, rue Louis Pasteur - Brest